

# Un bon plan

LE FEUILLETON  
CLARO



ADMETTONS QU'UNE DES TÂCHES DE L'ÉCRIVAIN SOIT DE DÉCRIRE UN ESPACE, d'exprimer ses dimensions, sa forme, afin qu'on puisse

à son tour l'habiter, cet espace, y évoluer, y entrer, en sortir – bref, planter le décor en espérant qu'il germera. La gamme des possibilités est infinie : on peut rester dans le vague, griser à peine les contours, ou au contraire travailler à la pointe fine et à la règle graduée. Bâtit des cathédrales de dentelle ou clair-obscurcir des manoirs brumeux. Mais quoi qu'on fasse, pas moyen d'y échapper : l'espace décrit sur la page n'a pas plus de dimensions que la page elle-même. Autrement dit : deux. Largeur, longueur. Le lecteur, lui, parcourt les volumes suggérés du bout de l'œil, qui seul semble concave – la page, elle, reste uniformément plate, et c'est là que son imagination, tout comme la capacité de l'auteur à exciter cette dernière, entre en jeu – entre dans le « je », pourrait-on dire.

Il arrive bien sûr que l'auteur se prenne d'affection pour ce monde bidimensionnel et l'empêche de gonfler comme un pâton interdit de levure. C'est le cas du fameux livre d'Edwin Abbott, *Flatland*, paru en 1884 (Denoël, 1968 ; retraduit par Philippe Blanchard, Anatolia, 1996 ; rééd. Zone sensible, 2013), un récit qui mettait en scène, ou plutôt à plat, un monde habité par des lignes et des points. Mais il s'agissait d'une fable politique, ou le livre « bidimensionnel » qui nous occupe aujourd'hui, *L'épaisseur du trait*, d'Antonin Crenn, travaille, lui, l'intime.

Alexandre habite cour Saint-Eloi, dans le 12<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Enfin, pas vraiment cour Saint-Eloi. Plus exactement : dans cette rue coudeée telle qu'elle est représentée sur les plans. Or les plans, un peu comme les humains, sont parfois obligés de tricher avec la réalité. « *Les noms, même abrégés, il avait encore fallu les faire entrer dans cet espace étroit, délimité par les deux lignes parallèles qui figuraient la rue. Pour être lisible, la hauteur des lettres ne pouvait pas raisonnablement être inférieure à deux millimètres et, deux millimètres sur le plan, ce pouvait être déjà vingt mètres dans la vie. On avait dilaté alors les voies trop maigres pour y déployer de grandes lettres. La cour Saint-Eloi s'en était trouvée élargie, gonflée, afin que son nom pût être contenu dans sa largeur.* » Voilà. Et dans la vie d'Alexandre, tout obéit un peu à cette contrainte, que ce soit les mouvements, les désirs, les pensées. Comment vivre quand on est contraint à seulement deux coordonnées ? Pour certains, c'est



ILLUSTRATION FRANÇOIS OLISLAEGER, PHOTO JÉRÔME DAVREY

ce qu'on appelle l'adolescence, et le narrateur s'en accommode plus ou moins. Tout comme son ami Ivan, qui vit dans l'impasse Mousset, laquelle a une fâcheuse tendance à disparaître d'un soir sur l'autre. Ou son ami Eugène, dont l'appartement pâtit d'un pli sur le plan qui gêne la circulation entre les pièces.

Antonin Crenn aurait pu se contenter de broder sur cet état des lieux bidimensionnels, et livrer une fiction suave à la Marcel Aymé, laisser vivre son personnage dans un Mondrian monochrome, suivre le tracé des plis. Rester dans le périmètre de son axiome. Mais ce n'est pas

... L'ÉPAISSEUR DU TRAIT, d'Antonin Crenn, Publie.net, 208 p., 17 €.

parce que le monde est plat qu'il n'est pas incliné, et voilà que le boulevard Diderot agit comme un toboggan, direction la gare de Lyon, « *non pas une chute, ni une dégringolade, tout juste une inclinaison, un penchant. Alexandre n'avait aucun effort à fournir. Il se laissa glisser. Arrivé sur le quai, il se trouva face à un train. Qui, de sa tête ou de ses jambes, décida alors de fléchir les genoux, de grimper sur le marchepied, de s'installer à bord?* ». La légèreté du récit ne doit pas rendre notre lecture distraite, et Crenn n'écrit pas distraitement – voyez ce mot : « *penchant* », comme il se défait soudain sans raison de sa peau géométrique. L'accession aux sentiments passe par une aventure verticale, ainsi que le lecteur va vite s'en rendre compte.

La légèreté du récit ne doit pas rendre notre lecture distraite, et Antonin Crenn n'écrit pas distraitement, ni ne se défait soudain sans raison de sa peau géométrique. L'accession aux sentiments passe par une aventure verticale

Nous voilà dans une campagne non identifiée, et il y a Otto, qui apparaît et disparaît ; puis nous reprenons le train et arrivons dans une ville étrangère, qui n'est pas nommée, mais bon, avec ses sept collines, son fleuve et ses ruines, on se dit que tous les chemins sont destinés à y mener.

« *Il s'était bien accommodé à vivre dans les limites du plan et dans l'épaisseur du trait. Dans la ville qu'il devait désormais s'approprier, les dimensions semblaient plus vastes : il fallait se déshabituer des contraintes du plan et des manies que celui-ci l'avait obligé à adopter à Paris.* » Parfois, on aimerait que Crenn fasse un peu plus confiance au lecteur – ou à son texte – et se montre moins explicatif. Mais il est vrai que son récit est, sinon de formation, du moins de désenclavement. Et sa description de l'ailleurs nous rappelle que toute description est, comme le disait Pasolini, une description de description. Il y aura la rencontre avec Ulisse, et l'apprentissage de cette ville repliée sur elle-même qu'est le corps. « *Quand il voyait Ulisse, ils marchaient ensemble sur la crête des murets comme des funambules en écartant les bras ; ils s'embrassaient couchés dans l'herbe et c'était Alexandre qui emprisonnait Ulisse sous l'arc de son corps.* » Le plan B : prendre corps, bien sûr. ■

À L'OREILLE  
ALEXANDRE JOLLIEN  
philosophe

## Descartes contre la bêtise



« MAIS, C'EST FORMIDABLE AVEC LA CONNERIE, parce que c'est comme ça que ça s'appelle ! C'est Descartes d'ailleurs, euh... C'est un philosophe... »

euh... Enfin, il est mort. Euh... on le compte pas, hein ! Il disait que l'intelligence, c'est la chose la mieux répartie chez les hommes, n'est-ce pas, parce que, quoi qu'il en soit pourvu, il a toujours l'impression d'en avoir assez, vu que c'est avec ça qu'il juge, hein ! C'est Coluche qui le dit... Nous donnerait-il une clé de lecture, une voie d'accès à ce fameux et imposant *Discours de la méthode* (1637) ? Ne pourrait-on pas consulter le bon docteur Descartes pour sortir de nos ornières et penser en pleine jouissance de notre esprit ?

Surtout que son ordonnance est disponible en version audio. Paisiblement délivré, non sans humour et ironie, par Jacques Bonnaffé, le *Discours...* est souverain contre tant de nos maux : sottises, balourdises et autres crétineries...

Le diagnostic en tout cas se veut net, clair et distinct, comme qui dirait : prévention, précipitation, présomption peuvent nuire gravement à la santé d'un esprit. S'en départir nécessite rigueur, ordre, audace. Nous sommes invités à rien de moins qu'un grand ménage intérieur, indispensable préalable à toute pensée un brin libre. Descartes pourrait se faire le guide de celles et ceux qui entendent, souhaitent décamper, fuir pour de bon hors des mythologies personnelles, des idéologies mortifères, du brouillard des illusions... Ce génie nous prête main-forte pour livrer une bataille sans merci à ces tenaces préjugés qui nous collent à l'âme et nous installent à demeure du côté des caricatures, des raccourcis, de l'errance.

### Dégager la voie

Pour commencer, ce grand médecin des esprits nous incline à l'anamnèse ! D'où pensons-nous ? « *J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance* », écrit-il... *Foncez lentement* vers la liberté c'est déjà digérer les influences, la tonne de déterminismes qui pèse sur une vision du monde. Et dans pareille entreprise, l'amateurisme compte pour des prunes. C'est qu'il faut du coffre, de la persévérance pour dire adieu à l'obscurité, aux conditionnements, d'où la nécessité d'une méthode, de la méthode.

Minutieusement, le mathématicien-philosophe dégage la voie. D'abord, point un, la règle d'évidence : sans prévention ni précipitation, il s'agit de se fonder autant que faire se peut sur des idées claires, distinctes. Tonique invitation à rejeter le flou, le vague pour révéler ce qui est limpide, précis, net.

Point deux, l'analyse : diviser, décomposer les difficultés examinées.

Point trois, la synthèse. Le maître s'explique : « *Conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés ; et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.* »

Enfin point quatre, dénombrement : « *Faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.* »

Salutaires piqures de rappel administrées par Descartes... et Coluche ! Si le ridicule ne tue pas, l'absence d'autocritique, le dogmatisme absolu font de sacrés ravages, d'où l'impérieuse nécessité d'une prophylaxie méthodique ! ■

LE DISCOURS DE LA MÉTHODE, de René Descartes, lu par Jacques Bonnaffé, Frémeaux & associés, 3 CD, environ 30 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollien, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS : MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.

# Vieux tissus et habits neufs de la laïcité

FIGURES LIBRES  
ROGER-POL DROIT



BRITANNIQUES ET AMÉRICAINS NE COMPRENNENT PAS LA LAÏCITÉ « À LA FRANÇAISE ». Ses

exigences seraient liberticides, contraires aux droits de l'homme, jugent-ils souvent. Bien sûr, la neutralité de l'Etat fait l'objet d'un consensus unanime dans les démocraties. Depuis Bayle, Locke et quelques autres, tout le monde convient que la religion est affaire privée, que l'autorité publique ne peut s'exercer au nom d'aucune confession. Mais, à des yeux anglo-saxons, notre phobie tatillonne des signes ostentatoires, notre refus obsessionnel de reconnaître et de subventionner les cultes paraissent peu compréhensibles ou même choquants.

Ils y discernent tantôt une énigme folklorique, tantôt la survivance d'un anticléricalisme suranné hérité des Lumières.

En tout cas, nul ne peut nier qu'existent massivement des sociétés démocratiques, respectueuses des libertés individuelles, où la place politique des religions et leur présence dans l'espace public se trouvent tout autrement agencées et réglementées que dans la République française. Serait-ce que notre laïcité est laïcarde, séquelle ringarde d'un passé révolu ? Ou bien, au contraire, est-elle notre ultime, irremplaçable rempart contre la montée des communautarismes ? Questions qui ont fait couler beaucoup d'encre et alimentent des discussions depuis des décennies. Et qui n'ont pas fini de nourrir maintes querelles.

L'ambition de Philippe Raynaud n'est pas de jeter de l'huile sur le feu, bien que ses analyses

risquent d'agacer quelques dents. Ce qu'il veut : comprendre la profondeur de champ de cette « singularité française », éclairer sa portée en esquissant sa généalogie. Expert en philosophie politique, professeur à l'université Paris-II-Panthéon-Assas, auteur de nombreux essais, maître d'œuvre, avec Stéphane Rials, d'un monumental *Dictionnaire de philosophie politique* (PUF, 2003), il retrace aujourd'hui avec acuité, clarté et concision l'engendrement de notre laïcité.

### Capacités de renouvellement

La sécularisation qui a donné naissance au monde moderne a suivi en France un tout autre parcours que dans le monde anglican et dans celui des Pères fondateurs des Etats-Unis. Ancienne monarchie catholique, terre des encyclopédistes, des sans-culottes, de l'Empire napoléonien, des Restaurations et révolutions alternées, elle a connu d'abord le choc frontal entre partisans des Lumières et défenseurs de l'Eglise.

La laïcité conserve la marque de cette genèse : longtemps, elle fut « catholaique », comme dit Philippe Raynaud. Sa démonstration établit, de manière convaincante, qu'elle ne contrevient nullement aux principes des démocraties modernes, mais en constitue au contraire une des versions possibles.

Reste à savoir si elle possède encore des ressources, des capacités de renouvellement et d'invention, ou si son seul avenir est fait de crispation et de délitement. Sur ce point, Philippe Raynaud, bien informé, se garde de tout optimisme. Malgré tout, et ce n'est pas le moindre intérêt de cette clarification mesurée, son essai laisse l'avenir ouvert. La laïcité à la française a suffisamment d'épaisseur, de diversité et d'expérience pour qu'on puisse envisager qu'elle fournisse des solutions originales aux défis actuels. Dans ce vieux tissu, rien n'interdit de tailler des habits neufs. Encore faut-il trouver des stylistes talentueux. ■

... LA LAÏCITÉ. HISTOIRE D'UNE SINGULARITÉ FRANÇAISE, de Philippe Raynaud, Gallimard, *L'esprit de la cité*, 240 p., 21 €.